

PHILIPPE VAL

*Allegro Barbaro*

*Roman*



Allegro Barbaro

## Du même auteur

- Tu finiras clochard comme ton Zola*, Éditions de l'Observatoire, 2019.  
*Cachez cette identité que je ne saurais voir*, Grasset, 2017.  
*C'était Charlie*, Grasset, 2015.  
*Malaise dans l'inculture*, Grasset, 2015.  
*Si ça continue, ça va pas durer. Chroniques*, Les Échappés, 2009.  
*Reviens Voltaire, ils sont devenus fous*, Grasset, 2008.  
*Traité de savoir-survivre par temps obscurs*, Grasset, 2007 ; LGF, 2008.  
*Le Référendum des lâches : les arguments tabous du oui et du non à l'Europe*, Le Cherche Midi, 2005.  
*Les Années Charlie*, avec François Cavanna, Hoëbeke, 2004.  
*Bons baisers de Ben Laden*, Le Cherche Midi, 2004.  
*Bonjour l'ambiance*, Le Cherche Midi, 2001.  
*No problem*, Le Cherche Midi, 2000.  
*Fin de siècle en solde*, Le Cherche Midi, 1999.  
*Allez-y, vous n'en reviendrez pas*, Le Cherche Midi, 1994 ; J'ai lu, 1997.

Philippe Val

# Allegro Barbaro

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-1348-2  
Dépôt légal : 2020, septembre  
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2020  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris







# Chapitre 1

Sonia était partie aux États-Unis depuis une semaine. Elle m'avait dit que c'était très bien payé, qu'elle ne pouvait pas laisser passer une occasion pareille. Elle avait brillamment passé un casting devant des voyeurs déguisés en directeurs artistiques, et elle avait été sélectionnée pour tourner un clip avec Michael Jackson à Los Angeles. Sonia était une redoutable danseuse, qui compensait ses cachetons misérables en faisant le mannequin pour Jean Paul Gaultier. Quand on a quarante ans et qu'on ne ressemble à rien de particulier, c'est malaisé de vivre avec une beauté noire de vingt ans, qui fait dix centimètres de plus que vous et qui provoque le silence quand elle entre dans un restaurant. Allez savoir pourquoi, nous étions amoureux. On illustrait à merveille le poème de Victor Hugo autrefois chanté par Brassens : « *Il est des biches qui remplacent/Leur beau cerf par un sanglier/Enfants voici des bœufs qui passent/Cachez vos rouges tabliers.* » Mais c'était un amour qui, dès le premier jour, portait la mélancolie de sa fin inéluctable. L'absence d'avenir tapie au fond du bonheur donnait un goût intense à la sensualité qui régnait entre nous.

Toutes proportions gardées, c'était un peu comme si j'avais trouvé un portefeuille bourré d'argent, et que je menais la grande vie en sachant que ça n'allait pas durer. Parfois, je m'efforçais de me préparer à la chute en cherchant le moyen de ne pas trop me faire mal.

J'évitais de me demander pourquoi elle m'avait préféré à tous ceux qui lui tournaient autour. Je n'étais ni très riche ni très célèbre, j'ai le physique d'un intellectuel qui fait de la musculation avec son stylo, et une sourde inquiétude de ne plus avoir d'idées pour continuer à gagner ma vie creuse entre mes sourcils quelques rides que la plupart des gens prennent pour une marque d'hostilité. J'ai toujours pensé avec regret que j'aurais été plus séduisant si j'avais eu l'air plus heureux. J'habite une maison essentiellement meublée d'un piano, de quelques guitares, de bibliothèques saturées, avec des emplacements réservés à la sieste des chats. En dehors des reportages, les voyages touristiques dans les pays de rêve me sont indifférents, et Sonia adore les plages blanches et la mer bleue. Circonstance aggravante, elle est une encyclopédie de la musique pop la plus branchée, et je n'écoute en boucle que de la musique chiantie, grandes voix, orchestre avec instruments d'époque, polyphonies médiévales, Charles Trenet, Louis Armstrong, Django Reinhardt, et autres vieilleries dont les filles comme elles ignorent jusqu'à l'existence. C'était incompréhensible, mais elle semblait prendre du plaisir quand je me mettais au piano pour chanter des chansons de Paolo Conte, alors que, à peine résonnaient les premiers accords de « Via con me », la plupart de mes amis se bouchaient les oreilles et tentaient poliment de me dissuader d'aller plus loin. Néanmoins, s'affubler d'un de mes vieux peignoirs transformés en serpillière par les griffes de mes chats, et s'installer devant l'écran pour regarder un film de Buñuel ou de Lubitsch semblait répondre à toutes ses attentes, quand des princes, des sportifs célèbres, des ministres auraient rêvé de lui offrir des salles de bains en marbre rare avec des robinets dorés et des strings de deux grammes plus coûteux que toute ma garde-robe. Je flottais dans cette apesanteur sans douter une seconde que

la gravité, un jour, finirait par reprendre ses droits. Au fond, j'avais peur de m'habituer...

Pendant qu'elle était partie pour une semaine présenter des maillots de bain à Monaco, je l'avais trompée avec une violoncelliste à longs cheveux blonds et j'avais négligé de secouer l'oreiller avant son retour. Sonia avait des cheveux épais, noirs et frisés. C'était indéfendable. À son retour, elle a posé sa valise dans la chambre, ouvert le lit, trouvé les cheveux, m'a traité de pauvre merde, repris sa valise et s'en est allée dormir à l'hôtel.

Deux ou trois jours plus tard, après s'être bien labouré le cœur et les tripes, d'abord au téléphone, puis dans l'arrière-salle du Select, à Montparnasse, elle est revenue à la maison, mais le cœur n'y était plus. Et quand elle m'a annoncé, un mois plus tard, qu'elle allait danser pour Michael Jackson, j'ai compris que je ne le reverrais plus jamais. Je lui avais fait promettre de m'écrire pour me dire si elle était bien arrivée et si tout se passait bien sur place. Elle a tenu parole. Ce n'était pas une lettre. C'était un paquet qui contenait un rouleau de papier peint à grosses fleurs bleues. Au dos, elle avait écrit un immense poème qui évoquait notre vie de bohème, comme un cher souvenir d'une époque révolue. J'ai découvert qu'elle avait un talent d'écriture qu'elle m'avait caché. Ma peine et ma culpabilité s'en trouvèrent durablement augmentées.

On peut d'ores et déjà oublier le personnage de Sonia. Elle a disparu pour moi, et pour cette histoire. C'est mieux pour tout le monde.

Mes affaires n'allaient ni mieux ni moins bien que d'habitude. J'avais écrit trois chansons pour des artistes célèbres, ça me rapportait un peu d'argent tous les ans. De temps en temps, des amis musiciens m'invitaient à faire des parties de guitare dans des séances de studio, mais le gros de mes revenus provenait des piges que je faisais dans *Libération*, le *Journal du Dimanche*

et quelques revues littéraires confidentielles. Sans même m'en rendre compte, je m'étais spécialisé – ou plutôt on m'avait spécialisé – dans le reportage au long cours. Je repérais une vague idée d'enquête quelque part en France ou dans le monde, j'appelais Serge à *Libé*, ou Hervé au *Journal Du Dimanche*, et je leur demandais s'ils étaient preneurs d'une interview de Louis Guilloux en Bretagne, d'un reportage sur la place des femmes chez les écolos du Larzac, ou d'une enquête sur ce qui restait de la francophonie au Vietnam.

J'appelais de moins en moins Serge. Le gauchisme de scout aigri de *Libération* commençait déjà à me taper sur les nerfs, et les sujets qui m'intéressaient de plus en plus les intéressaient de moins en moins. Après une plongée de dix jours dans la gauche polonaise, ils m'avaient refusé un reportage de 20 000 signes au prétexte que l'antisémitisme n'était pas un sujet. Par chance, Hervé avait en commun avec moi d'avoir supporté assez longtemps les milieux gauchistes et anars pour comprendre qu'au contraire, c'était un sujet d'avenir.

En cette fin septembre, à vrai dire, j'étais un peu désœuvré. Comme toujours, quand je sens la ligne de flottaison me raser les narines, j'ai entamé d'urgence une relecture de l'*Éthique* de Spinoza, et comme je n'étais vraiment pas brillant, j'ai doublé la dose avec une relecture simultanée du troisième livre des *Essais* de Montaigne. Généralement, c'est un traitement qui ne marche pas mal, mais c'est assez long. D'ailleurs, je pense que ça marche parce que justement, c'est long.

J'en étais là, à mi-chemin entre la sagesse et la dépression nerveuse, quand Bob Volta m'a téléphoné. Avec Bob, on pouvait rester dix-huit mois sans se parler, et reprendre le fil de notre dernière conversation comme si elle datait d'hier. Conversation généralement pénible, car Bob est taiseux, angoissé, et paranoïaque.

C'est une star. Une très grande star. Il plaît aux jeunes et aux vieux, aux Marseillais, aux gros, aux maigres, aux intellos, aux populos, aux petits et aux grands, aux Belges... Il a même fait un tube en Angleterre, et, deux ans auparavant, il avait rempli un casino pendant trois mois à Las Vegas. Tous les expatriés d'Amérique étaient allés le voir, plus quelques profs et étudiants d'avant-garde. Deleuze, Foucault, Derrida et compagnie avaient fait un tel tabac aux États-Unis avec la « French Theory », que certains étaient prêts à se rendre dans la poêle à frire du Nevada, à braver la jungle des bandits manchots, à patauger dans le kitsch le plus répugnant pour voir une rock star, pourvu qu'elle soit française. Dans leur imagination, Bob Volta avait certainement croisé en vrai Deleuze ou Althusser au Café de Flore, ce qui suffisait à en faire un héros et un chanteur de génie.

Mais pour l'instant, Bob ne va pas fort. Il n'a pas sorti d'album depuis deux ans. Il n'arrive pas à écrire une ligne. Il erre jusqu'à 3 heures de l'après-midi en robe de chambre dans son appartement de quatre cents mètres carrés dominant le Champ-de-Mars, avec vue sur la tour Eiffel. Dans ce vaste penthouse, s'entassaient les guitares chères, un juke-box, un flipper, un billard, une salle de sport avec une table de ping-pong, une petite piscine de douze mètres qui donne sur une terrasse, des rayonnages interminables de bandes dessinées... Il y a même une vraie roulette de casino avec tout le matériel. Rien à faire, il s'ennuie à crever. Il est resté « très ami » avec sa femme et son agent, lesquels vivent en couple depuis que Jo – c'est le nom de sa femme – a quitté le domicile conjugal. Malgré le confort moderne de l'appartement, elle s'est lassée de le voir rentrer à 6 heures du matin, puant le tabac, l'alcool, couvert de vomi et angoissé par l'arrivée imminente du KGB pour l'arrêter, le torturer à mort, et maquiller le meurtre en suicide. Cette idée fixe hante ses délires paranoïaques depuis maintenant une dizaine

d'années, mais c'est un secret aussi bien gardé que le code de la bombe nucléaire.

Il est bien fini le temps insouciant de ses premiers disques d'or quand il organisait des fêtes nocturnes où le Samu intervenait régulièrement pour des malaises vagues dus à des mauvais dosages d'alcool et de produits euphorisants ou un rectum déchiré. Les copropriétaires avaient fini par faire circuler une pétition et porter plainte pour qu'il dégage de l'immeuble. La plainte a été classée, mais les fêtes avaient cessé brusquement. Aujourd'hui, il est toujours persuadé que l'immeuble est occupé par des agents russes déguisés en milliardaires qataris, californiens, chinois, australiens et saoudiens.

C'est une petite faim qui, généralement, pousse Bob Volta à quitter son appartement vers 16 heures. Il se rend alors soit au bar du Ritz – s'il veut rester seul –, soit à La Closerie des Lilas – s'il veut se faire emmerder par des groupies débiles – pour manger des œufs au plat accompagnés d'une bière. Il reste assis sur la banquette tout l'après-midi devant son ordinateur en alternant vin blanc et Ricard. Vers 3 heures du matin, le maître d'hôtel le colle dans un taxi et le renvoie au Champ-de-Mars.

J'ai connu Bob à ses débuts. On fréquentait les mêmes boîtes à chansons, où il m'arrivait de lui faire une seconde guitare. Il était déjà assez sombre, dès qu'il sortait de scène, mais très lumineux quand il chantait. Dans les coulisses, il était gentil, discret, mais on sentait qu'il faisait des efforts pour mettre deux phrases ensemble. Planté derrière un micro, il se métamorphosait. Alors que dans la vie, dire bonjour lui était aussi pénible que de trimballer une brouette de ciment, sur scène, à peine ouvrait-il la bouche qu'il pénétrait au plus profond du cœur des gens, lesquels l'applaudissaient à tout rompre entre les chansons et ne le laissaient pas sortir de scène. Il les faisait rire, pleurer, se révolter, danser, chanter, comme un chef d'orchestre obtient

la nuance la plus divine de quatre-vingt-dix musiciens baiseurs endogames et lecteurs de *L'Équipe*. C'était un mélange détonnant de charme et d'autorité renfrognée. Si le marché américain n'avait pas été occupé par Bob Dylan, nul doute que Bob Volta serait devenu, de l'autre côté de l'Atlantique, une aussi grande vedette qu'en France. Ils avaient le même rapport avec le public, et envoyaient les deux mêmes signaux contradictoires. Je n'en ai rien à foutre de vous, mais je ne vis, je ne souffre, je ne meurs que pour vous.

Après deux courtes années de galère, alors qu'il venait d'avoir vingt ans, la double vague de son premier tube rebelle « Vieux con », suivi d'un second, sentimental, « Barjot de ma Jo », l'installa durablement en tête de toutes les ventes de disque et de toutes les fréquentations de concert. Il se produisait maintenant avec une grosse formation de rock et quatre semi-remorques de matériel. Il venait de fêter à la fois son dixième album et son dixième disque d'or.

Avec trois paquets de cigarettes par jour, par temps calme, sa voix était devenue plus grave, et quand il parlait, on avait du mal à distinguer les voyelles. On était restés en contact – j'allais dire *amis* mais on parlait rarement de choses intimes... Les plages d'absences étaient d'une longueur dont, le plus souvent, l'amitié s'accommode mal. Disons qu'il y avait entre nous une complicité affectueuse et sans jugement. Il savait ce que je pensais de ses délires, et il ne me méprisait pas de n'être pas devenu une star comme lui. Parfois, sans prévenir, il s'ouvrait comme un enfant qui sort d'une bouderie, et exprimait par le menu ses périls les plus secrets. Il se montrait alors affectueux, sensible, étrangement conscient de sa psychose, et il révélait une grande intelligence humaine, assise sur une culture de lettré à laquelle, la plupart du temps, il semblait avoir renoncé. Il se mettait à ressembler à ses chansons les plus tendres, lesquelles étaient

des bijoux de ballades rock. Ces moments-là étaient assez rares, mais suffisaient à nourrir notre amitié rompue au silence, aux non-dits et à l'éloignement. Quant à moi, je le prenais comme il était, comme un artiste génial, bien sûr, mais surtout comme un homme malade et malheureux. Alors qu'il était persuadé d'être entouré de persécuteurs potentiels – qui allaient de son entourage proche à la camionnette de livreur stationnée à trois rues de chez lui – par un phénomène que, n'étant pas psychiatre, je ne saurais expliquer, il ne m'a jamais soupçonné d'en faire partie. Contrairement à la quasi-totalité de ses familiers, je n'ai jamais été un agent du KGB.

Heureusement qu'il avait ces périodes de semi-rémission. Sa folie perdait alors en intensité et dormait d'un œil sur une carpe au fond de son âme, comme un fidèle chien de l'Enfer. Il buvait moins, se remettait à écrire, tombait à un paquet par jour, travaillait sa voix et sortait trois tubes que toute la francophonie reprenait en chœur.

\* \* \*  
\*

— Qu'est-ce que tu fabriques en ce moment ?

Je devine que cette question n'est pas naturelle. Bob répugne généralement à s'enquérir de mon état dès la première phrase. C'est une entrée en matière pour autre chose. Je réponds quand même, sachant qu'il s'en fout complètement.

— Rien, je bouquine, et j'essaie de comprendre comment João Gilberto chante et joue de la guitare en même temps. J'en bave sur les partitions comme un bouledogue devant une glace à la vanille ... Et toi ?

— Ça va, et Sonia, ça va ?

La question me met de mauvaise humeur. Je grommelle :



- On a rompu. Elle est partie. J'ai déconné.
- Merde.
- Oui, c'est ça : merde. D'où les partitions de João Gilberto, c'est tellement compliqué, toutes ces syncopes, que je n'ai pas le temps de penser à autre chose.
- Ouais, moi, je m'en fous. J'ai jamais réussi à jouer plus de quatre accords et ça suffit.

C'était vrai, et un peu agaçant. Ces quatre accords lui suffisaient pour composer des mélodies d'une étonnante efficacité.

– Tu viens déjeuner avec moi, demain ? Je voudrais te montrer quelque chose, et savoir ce que tu en penses... Au bar du Ritz vers 14 heures pour éviter les groupies débiles qui me demandent des autographes ou qui me refilent des cassettes de leurs chansons ignobles ?

– D'accord, à demain. Je t'embrasse vieux... ajoutai-je spontanément comme on caresse un chien malade.

– Moi aussi je t'embrasse. Ciao !

– Ciao !

Ça me faisait plaisir de déjeuner avec lui. Au fond, je l'aimais bien, je l'admirais, je le plaignais, il m'émouvait, il m'étonnait, un peu comme une œuvre d'art contemporain dont on est content qu'elle existe, mais qu'on ne voudrait à aucun prix mettre chez soi. Et puis j'étais intrigué. On se connaissait depuis vingt ans, et jamais il ne m'avait dit qu'il fallait que l'on se voie pour parler de quelque chose. D'habitude, il disait très vite pourquoi il téléphonait. Il n'était pas du genre à faire des mystères. Il était parano, mais nullement stratège.

J'étais loin de deviner quelles conséquences aurait ce déjeuner, mais je savais que mon état moral délabré pouvait me faire aller au-devant de n'importe quoi, juste pour voir, comme un chimiste qui fait des expériences sur son propre corps – sans me soucier des dégâts, par goût de l'expérimentation, parce que

rien d'autre, dans cette béance de vie, ne retenait mon attention, ni le football, ni l'amour, ni Internet.

Ce n'est pas un état suicidaire. Il s'agit plutôt de moments de la vie où la liberté fait mal. C'est dire si l'on n'en a jamais fini avec sa propre bêtise. D'autant plus impardonnable qu'à cette période, je le rappelle, j'avais entamé ma troisième lecture minutieuse de *l'Éthique* de Spinoza. Ma sensibilité philosophique se régala, mais mon corps n'avait toujours rien compris. Et pourtant, il ne parle que de l'effet de la liberté sur le corps, merde !

## Chapitre 2

Je m'efforce toujours de forger mon jugement sur les gens et les choses en fonction de l'effet qu'ils font sur le corps. C'est mon critère, mon maître étalon déposé au pavillon de Breteuil. Ma limite – et je ne me la pardonne pas –, c'est de ne pas toujours les suivre. Il faut un grand courage pour respecter au quotidien les jugements que l'on a arrêtés en n'obéissant qu'à l'effet sur le corps. Les régimes politiques, les religions, la musique, l'ombre, la lumière, la nourriture, les idées, les gens, les odeurs, le toucher d'une peau... tout à un effet sur le corps. La règle éthique est simple : tout effet agréable doit être recherché et tout effet désagréable, repoussé ou évité. Organiser sa vie, exclusivement guidé par ces affects, c'est la liberté, ou la sagesse, lesquelles sont peut-être synonymes.

Au fond du bar du Ritz, dans le coin obscur qu'il affectionne, je suis face à Bob. Or, mon corps s'ennuie et se méfie quand je repose la liasse de fax qu'il vient de me faire lire. Suis-je assez fort pour respecter le jugement du corps ?

– Alors, t'en penses quoi ?

Je prends mes précautions avant de répondre.

– Tu l'as déjà rencontré ?

– Non, mais il m'envoie des fax chez moi tous les jours. Je ne sais pas comment il a trouvé mon numéro. Bon, t'en penses quoi ?

– Euh, je ne le sens pas vraiment. Ça ressemble quand même à un dingue.

— Oui, mais si ce n'est pas un dingue, c'est tentant...

J'avais déjà remarqué qu'à l'exception – incompréhensible – de ma personne, sa paranoïa se déclenchait auprès des gens les plus sûrs, les moins soupçonnables, et, qu'au contraire, avec les escrocs ou les pervers, il faisait preuve d'une confiance totale et spontanée.

Les innombrables fax flattaient Bob Volta en lui expliquant qu'il était une sorte de messie, dont la voix portait un message de paix et dont lui-même ne soupçonnait pas la force. Déjà, c'était louche. Puis dans le premier feuillet, le signataire, un certain Wladimir, sans nom de famille, se présentait.

*Je suis président d'une ONG qui collecte des livres pour les enfants qui en sont privés dans ce qui reste d'écoles en Yougoslavie. Régulièrement, je me rends dans des villes croates, serbes et bosniaques en zone de guerre avec des cargaisons de livres que je distribue à mes réseaux. Je suis en relation avec les maires et j'ai des contacts permanents avec les parents des enfants et les instituteurs. Je suis revenu de mes derniers voyages avec la conviction que les gens sont prêts à la paix. Ils n'en peuvent plus. J'ai repéré cinq villes où la situation, aujourd'hui, est stable. En discutant avec les maires de ces localités, on a eu une idée : organiser cinq concerts de réconciliation. Évidemment, de loin, ça paraît fou, mais quand on connaît le terrain, c'est très différent. Ils sont prêts à assurer la sécurité. On pourra mettre dans la même salle des populations des deux camps, parfois même des trois : Serbes, Croates, Bosniaques. Les cinq villes sont Mostar, Gorazde, Travnik, Vitez, et Sarajevo.*

— Et qu'est-ce qu'il attend de toi ce Wladimir ?

— Il dit que je suis seul à pouvoir accomplir cette mission de réconciliation. Mes engagements, mon aura, mon courage, tout